

S735. d. 96. 2

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

*Vénitien*

HISTOIRE  
DE MA VIE

*Édition intégrale*  
Tome Deux



F. A. BROCKHAUS WIESBADEN  
LIBRAIRIE PLON PARIS  
MCMLX

1-355

## CHAPITRE PREMIER

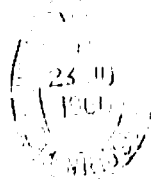
*Je vais tenter mon opération magique.  
Orage terrible qui survient. Ma peur.  
Javotte reste pure. Je quitte la partie  
et je vends la gaine à Capitani. Je retrouve  
Juliette et le prétendu comte Celi,  
devenu comte Alfani. Je me décide à partir  
pour Naples. Ce qui me jette dans une autre route.*

a.

1748

de mon âge 23 (1).

C'ÉTAIT dans la nuit suivante que je devais faire la grande opération, car sans cela il aurait fallu attendre la pleine lune du mois prochain. Je devais forcer les gnomes à porter le trésor sur la surface du terrain, où je leur aurais fait mes conjurations. Je savais que l'opération manquerait ; mais qu'il me serait aussi facile d'en dire les raisons : en attendant je devais bien jouer mon rôle de magicien que j'aimais à la folie. J'ai fait travailler Javotte toute la journée pour faire coudre en cercle trente feuilles de papier, sur lesquelles j'ai peint en noir des caractères et des figures effrayantes. Ce cercle que j'appelais *maxime* (2) avait un diamètre de trois pas. Je m'étais fait une espèce de sceptre de bois d'olivier que George Francia m'avait procuré. Ainsi, ayant tout mon nécessaire, j'ai averti Javotte qu'à minuit



Mon âge de 25 ans.

## CHAPITRE VII (1)

*Mon passage à Ferrare et aventure comique  
que j'y ai. Mon arrivée à Paris année 1750*

**J**E sors d'une péote à midi au Pont du *Lac obscur* (2); je prends une chaise pour aller vite dîner à Ferrare. Je descends à l'auberge de St-Marc (3), et je monte précédé par un valet qui me conduisait à ma chambre. Un bruit de gaieté qui sortait d'une salle ouverte m'excite à voir ce que c'était. Je vois dix à douze personnes à table; c'est tout simple, et j'allais mon chemin, mais je me sens arrêté par un : *Le voilà* prononcé par une jolie femme, qui se lève, et court à moi à bras ouverts, m'embrasse, et dit :

— *Vite un couvert pour mon cher cousin, et qu'on mette sa malle dans cette chambre près de celle-ci.*

Un jeune homme s'avance vers moi, et elle lui dit :

— *Ne vous l'ai-je pas dit qu'il devait arriver aujourd'hui ou demain?*

Elle me fait asseoir près d'elle, et tout le monde qui s'était levé pour me faire honneur se remet à sa place.

— Vous aurez sûrement bon appétit, me dit-elle en marchant sur mon pied, voilà mon futur que je vous présente, et voilà mon beau-père, et ma belle-mère. Ces dames et ces messieurs sont des amis de la maison. D'où vient que ma mère n'est pas arrivée avec vous?

Voilà enfin le moment dans lequel il faut que je parle. — Votre mère, ma chère cousine, sera ici dans trois ou quatre jours.

Je regarde attentivement la friponne, et je la reconnais pour Catinella danseuse fort connue, et à laquelle je n'avais parlé jamais de ma vie. Je vois qu'elle me fait jouer un faux personnage pour la commodité d'une pièce de sa composition, et dont elle avait besoin pour parvenir au dénouement. Curieux de savoir si je possédais bien le talent qu'elle me supposait, je m'y prête avec plaisir, sûr qu'elle me récompenserait pour le moins avec ses faveurs secrètes. Mon adresse devait consister à bien jouer mon rôle sans me compromettre. Sous prétexte d'avoir besoin de manger je lui ai, en attendant, donné [649] tout le temps qui nous était nécessaire pour me concerter. Elle me donna un bon essai de son esprit en m'expliquant tout le noeud de la fable par des propos qu'elle tenait, pendant que je mangeais, tantôt à l'un, tantôt à l'autre de la compagnie. J'ai relevé que son mariage ne pouvait se faire qu'à l'arrivée de sa mère qui devait lui porter ses habits et ses diamants, et que j'étais le *maestro* qui allait à Turin pour composer la musique de l'opéra pour les noces du duc de Savoie. Sûr qu'elle ne pourrait pas m'empêcher de partir le lendemain, j'ai vu que je ne risquais rien à jouer ce personnage. Sans la récompense nocturne que je me promettais j'aurais dit à la compagnie qu'elle est folle. Catinella pouvait avoir l'âge de trente ans, elle était fort jolie, et célèbre par ses intrigues.

La prétendue belle-mère qui était assise vis-à-vis de moi, rempli un verre pour moi, et devant allonger le bras pour le prendre elle observa ma main que je tenais comme estropiée.

— Qu'est-ce que cela? me dit-elle.

— Une petite entorse qui passera.

Catinella éclatant de rire dit qu'elle en était fâchée parce qu'on ne pourrait pas m'entendre au clavecin.

## CHAPITRE IX

*Mes balourdises dans la langue française,  
mes succès, mes nombreuses connaissances.  
Louis XV. Mon frère arrive à Paris.*

Tous les comédiens italiens de Paris voulurent me faire voir leur magnificence. Ils m'invitèrent à des repas, et me fêtèrent. Carlin Bertinazzi qui jouait l'Arlequin, et que tout Paris adorait me fit souvenir qu'il m'avait vu, il y avait treize ans, à Padoue, lorsqu'il venait de Petersbourg avec ma mère. Il m'a donné un beau diner chez Madame de la Caillerie, où il logeait (1). Cette dame était amoureuse de lui. Elle avait quatre enfants qui voltigeaient par la maison ; j'ai fait mon compliment à son mari sur les grâces de ces petits, et le mari me répondit qu'ils appartenaient à Carlin (2).

— Cela se peut, mais en attendant c'est vous qui en avez soin, et c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour père, et dont ils porteront le nom.

— Oui : cela serait en droit ; mais Carlin est trop honnête homme pour ne pas s'en charger, quand il me viendra dans l'esprit de m'en défaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme serait la première à s'en plaindre s'il n'en convenait pas.

C'est ainsi que cet honnête homme pensait, et c'est

ainsi qu'il s'expliquait fort paisiblement. Il aimait Carlin autant que sa femme l'aimait avec la seule différence que les conséquences de sa tendresse n'étaient pas celles qui font naître des enfants. Des affaires de cette espèce ne sont pas rares à Paris dans des gens d'une certaine [689] façon. Deux des plus grands seigneurs de la France troquèrent de femme très paisiblement, et eurent des enfants qui portèrent le nom, non pas de leur vrai père, mais du mari de leur mère ; il n'y a pas un siècle que cela est arrivé (Boufflers et Luxembourg) (3), et les descendants de ces enfants sont connus aujourd'hui sous le même nom. Ceux qui savent l'affaire rient, et ils ont raison. Celui de pouvoir rire avec raison est un droit qui n'appartient qu'à ceux qui savent comme l'affaire est.

Le plus riche des comédiens italiens était Pantalón (4), il était père de Coraline et de Camille, outre cela il savait et exerçait le métier de prêter sur gages. Il voulut me donner à diner en famille. Les deux sœurs m'enchantèrent. Coraline était entretenue par le prince de Monaco fils du duc de Valentinois, qui vivait encore (5), et Camille était amoureuse du comte de Melfort favori de la duchesse de Chartres, devenue dans ce temps-là duchesse d'Orléans à cause de la mort de son beau-père (6).

Coraline était moins vive que Camille, mais elle était plus jolie ; j'ai commencé à lui faire ma cour aux heures indues, comme personne sans conséquence ; mais ces heures indues appartiennent aussi au tenant ; ainsi je m'y suis quelquefois trouvé dans l'heure même que le prince venait la voir. Dans les premières rencontres je tirais la révérence et je m'en allais, mais dans la suite on me disait de rester, car les princes tête-à-tête de leurs maitresses [690] ordinairement ne savent que faire. Nous soupions en trois, leur emploi était celui de me regarder, de m'écouter et de rire ; le mien était celui de manger et de parler.

Mon devoir me parut celui de faire ma cour à ce prince

— Que me demandez-vous donc? Quelle curiosité? Vous êtes insoutenable.

— Parbleu madame : pourquoi prend-on une médecine si ce n'est pour décharger?

— Une médecine purge, monsieur, et ne fait pas décharger, et que ce soit pour la dernière fois de votre vie que vous vous servirez de ce mot-là.

— Je sais bien, actuellement que j'y pense, qu'on peut me mal interpréter; mais vous direz tout ce que vous voudrez, c'est le mot propre.

— Voulez-vous déjeuner?

— Non madame. Cela est fait. J'ai bu un café avec deux savoyards (35) dedans.

— Ah mon Dieu! Je suis perdue. Quel furieux déjeuner! Expliquez-vous.

— J'ai bu un café, comme je le bois tous les matins.

— Mais cela est bête, mon ami; un café c'est la boutique où on le vend; et ce qu'on boit est une tasse de café.

— Bon! Est-ce que vous buvez la tasse? Nous disons en Italie un café, et nous avons l'esprit de deviner que nous n'avons pas bu la boutique.

— Il veut avoir raison. Et les deux savoyards comment les avez-vous avalés?

— Trempés dedans. Ils n'étaient pas plus grands que ceux que vous avez là sur votre table de nuit.

— Et vous appelez cela des savoyards? Dites biscuits.

— Nous les appelons en Italie savoyards, madame, car la mode est venue de Savoie, et ce n'est pas ma faute si vous avez [707] pensé que j'ai mangé deux de ces commissionnaires qui se tiennent au coin des rues pour servir le public, et que vous appelez savoyards, tandis qu'ils sont peut-être d'un autre pays. Pour l'avenir je dirai que j'ai mangé des biscuits pour me conformer à vos usages; mais permettez que je vous dise que le terme de savoyards leur est plus propre.

Voilà son mari qui arrive; elle lui rend compte de nos questions; il rit, il lui dit que j'ai raison. Sa nièce entre. C'était une demoiselle de quatorze ans, sage, spirituelle, et fort modeste; je lui avais donné cinq à six leçons, et comme elle aimait la langue, et s'y appliquait beaucoup, elle commençait à parler. Voilà le fatal compliment qu'elle me fit :

— *Signore sono incantata di vi vedere in buona salute* \*.

— Je vous remercie mademoiselle, mais pour traduire je suis charmé il faut dire *ho piacere*. Et encore pour traduire de vous voir il faut dire *di vedervi*, et non pas *di vi vedere*.

— Je croyais, monsieur, qu'il fallait mettre le *vi* devant.

— Non, mademoiselle, nous le mettons derrière.

Voilà Monsieur et Madame pâmes de rire, la demoiselle qui rougit, et moi interdit, et désespéré d'avoir dit une bêtise de ce calibre; mais c'était fait. Je prends un livre en boudant, et désirant en vain que leur rire finisse; mais il a duré plus d'une semaine. Cet équivoque insolent courut Paris, et me rendit furieux; mais j'ai enfin connu la force de la langue, et pour lors ma fortune diminua. Crébillon après avoir bien ri, me dit qu'il fallait dire *après*, et non pas *derrière*. Mais si les Français se divertissaient des fautes que je commettais en parlant leur langue [708] je ne prenais pas mal ma revanche en relevant certains usages ridicules de la leur.

— Monsieur, je lui demande, comment se porte Madame votre épouse?

— Vous lui faites bien de l'honneur.

— Il ne s'agit pas d'honneur; je vous demande comment elle se porte.

Un jeune homme au bois de Boulogne tombe de cheval; j'accours pour le relever, mais le voilà debout et lesté.

\* — Monsieur, je suis enchantée de vous voir en bonne santé.

- Vous êtes-vous fait du mal ?
- Tout au contraire, Monsieur.
- La chute vous a donc fait du bien.

Je suis chez Madame la présidente (36) pour la première fois, son neveu, tout brillant, arrive, elle me présente, et elle lui dit mon nom et ma patrie.

— Comment donc Monsieur, vous êtes Italien ? Par ma foi vous vous présentez si bien que j'aurais gagé que vous étiez Français.

— Monsieur, en vous voyant j'ai couru le même risque : j'aurais parié que vous étiez Italien.

— Je ne savais pas d'en avoir l'air.

J'étais à table chez Miladi Lambert, on observe une corneline que j'avais à mon doigt où la tête de Louis XV était gravée à la perfection. Ma bague fait le tour de la table, tout le monde trouve la ressemblance frappante : une jeune marquise me rend la bague, et me dit :

— *Est-ce vraiment un antique ?*

— C'est-à-dire la pierre ? Oui Madame certainement.

Tout le monde rit, et la marquise, reconnue pour remplie d'esprit, ne s'arrête pas à demander pourquoi on rit. On parle, après dîner, du rhinocéros qu'on montrait pour vingt-quatre sous par tête à la foire St-Germain (37). Allons le voir, allons le voir. Nous montons dans un équipage [709], nous descendons à la foire, nous faisons plusieurs tours dans les allées cherchant celle où était le rhinocéros. J'étais seul homme, je servais de mes bras deux dames, la spirituelle marquise nous devançait. Au bout de l'allée où on nous avait dit que l'animal se trouvait, son maître (38) était assis à la porte pour recevoir l'argent de ceux qui voulaient entrer. A la vérité c'était un homme vêtu à l'africaine, basané, d'une grosseur énorme, qui avait l'air d'un monstre ; mais la marquise devait pour le moins le reconnaître pour homme. Point du tout.

— Est-ce vous, Monsieur, le rhinocéros ?

— Entrez, Madame, entrez.

Elle nous voit étouffer de rire, et voyant le vrai rhinocéros, elle se croit obligée de demander excuse à l'Africain en l'assurant qu'elle n'avait de sa vie vu des rhinocéros, et que par conséquent il ne devait pas s'offenser si elle s'était trompée.

Au foyer (38 a) de la Comédie italienne, où pendant les entr'actes se trouvent les plus grands seigneurs, qui viennent là pour se chauffer dans l'hiver, et toujours pour s'amuser en parlant aux actrices qui se tiennent là assises en attendant leur tour dans les rôles qu'elles jouent, j'étais assis près de Camille, sœur de Coraline, que je faisais rire en lui contant fleurette. Un jeune conseiller qui trouvait mauvais que je l'occupasse, surlisant dans ses propos, m'attaque sur une idée que j'ai donnée d'une pièce italienne, [710] et fit trop paraître sa mauvaise humeur en critiquant mal ma nation. Je lui répondais de bricole en regardant Camille qui riait, et la compagnie présente se tenait attentive à l'assaut, qui n'étant que d'esprit n'avait jusqu'alors rien de désagréable. Mais il parut devenir sérieux lorsque le petit maître tournant son discours sur la police de la ville dit que depuis quelque temps il était dangereux de marcher la nuit à pied à Paris.

— Dans le mois passé, dit-il, Paris a vu à la place de Grève (39) sept pendus, dont cinq étaient Italiens. C'est étonnant.

— Pas étonnant, lui dis-je, car les honnêtes gens vont se faire pendre hors de leur pays, preuve de cela soixante Français furent pendus dans le courant de l'année dernière entre Naples, Rome et Venise. Ainsi cinq fois douze fait soixante, et vous voyez que ce n'est qu'un troc.

Les rieurs furent tous pour moi ; et le jeune conseiller partit. Un aimable seigneur qui trouva ma réponse bonne, s'approcha de Camille, lui demanda à l'oreille qui j'étais, et voilà la connaissance faite. C'était M. de Marigny (40)

## Volume 3. Chapitre VII

(1) La partie suivante des Mémoires jusqu'au chapitre XII a été rédigée par C. au moins deux fois : il y a dans le manuscrit une autre version, écrite probablement après janvier 1793 (malheureusement pas tout à fait complète), tandis que la version reproduite ici a sans doute été commencée en 1789. La pagination entre crochets inclue la seconde version ([788] - [941]).

(2) POINT DU LAC OBSCUR : *Ponte di Lago Scuro, Pontelagoscuro*, commune sur la rive droite du Pô (cf. vol. 2, chap. VIII, n. 15).

(3) L'AUBERGE DE ST-MARC : Située alors *Piazza della Pace* (aujourd'hui Corso Martiri della Libertà, vis-à-vis du Château des Este, dans une maison où se trouve aujourd'hui la *Banca Commerciale Italiana*. Goldoni y séjourna en 1731. Il y avait auprès des Portiques appelés « San Marco » dont existent encore quelques colonnes. A. ZOTROLI (*Casanova*, Rome, 1945, vol. II, p. 165) croit pouvoir démontrer que C. aurait copié l'épisode suivant du *Gil Blas* de LE SAGE, I, livre VII, chap. vi.

(4) HOLSTEIN : Dans la deuxième version, C. a correctement écrit le nom du frère de l'Électeur : c'était le comte Ludwig Wilhelm Johann Max d'Ostein.

(5) FOIRE DE REGGIO : Cette foire durait du 22 avril au 7 mai (cf. chap. VI, n. 32) ; ou bien il s'agit ici d'une autre foire, ou bien C. a été à Reggio, et n'a pas quitté Venise le 1<sup>er</sup> juin mais le 1<sup>er</sup> mai pour y rentrer ensuite. D'ailleurs Balletti ne quitta pas Mantoue avant le 12 juin (chap. VI, n. 38).

(6) BERLINE : Voiture suspendue à deux fonds et à quatre roues, et recouverte d'une capote. Berlin est le lieu de son origine (cf. vol. I, chap. X, n. 29).

(7) LES DUCHESSES DE SAVOIE : Eleonora-Teresa (née en 1728), Maria-Luisa (née en 1729) et Maria-Felicita (née en 1730), filles du roi Carlo-Emmanuele III et de sa deuxième femme, Polyxène (fille du Langrave de Hesse-Rheinfels-Rötenburg, morte en 1735).

(8) DU ROI : Carlo-Emmanuele III était roi de Sardaigne depuis 1730.

(9) L'ASTRUA : Dans *La Vittoria d'Imeneo* (la Victoire de l'Hyménée), musique de Galuppi, livret de Bartoli, opéra écrit en l'honneur des fêtes

nuptiales. Première audition, au *Teatro Regio*, le 7 juin 1750. L'Astrua était déjà la *prima donna* de l'Opéra de Berlin, mais elle avait reçu la permission de chanter à Turin.

(10) JEOFFROI : Louise Geoffroi dansa à Turin de 1748-1750.

(11) DUC DE BOURGOGNE : Titre porté par le fils aîné du Dauphin de France. La Dauphine n'avait eu que des enfants morts-nés ou qui moururent jeunes.

(12) ANCILLA : Dans la deuxième version, C. n'a pas oublié qu'il a déjà mentionné Ancilla lors de son séjour à Padoue en 1746 (cf. vol. 2, chap. VIII).

(13) PEPINO DE LA MAMANA : C. a déjà mentionné Pepino lors de son premier séjour à Rome (cf. vol. I, p. 226).

(14) SUR LE THÉÂTRE DE HAYMARKET : Ici, il s'agit sans doute de l'Opéra à Haymarket, appelé le *King's Theatre* (ou *Queen's Theatre* quand l'Angleterre était gouvernée par une reine) ; aujourd'hui *Her Majesty's Theatre*, construit en 1790, incendié en 1789, reconstruit en 1791 (-1807). On y donnait des opéras depuis 1708. Il y avait aussi *Hay-market (The Little) Theatre*, petit théâtre construit en 1720, détruit par le peuple en 1794, démoli en 1820, reconstruit en 1821 ; on y donnait surtout des comédies et des vaudevilles (l'actuel *Haymarket Theatre*).

(15) HUIT ANS : La recontre avec D. Pepe avait eu lieu en 1744.

(16) ADMIS : Dans une des trois Loges existant alors à Lyon : La Grande Loge Écossaise, Amilié, Amis choisis. (BOND : *La Franc-Maçonnerie en France*, Paris 1908, I, p. 437). Balletti qui, comme tous les acteurs français, était sans doute franc-maçon, jouait sûrement un rôle dans cette admission.

(17) LE SECOND GRADE : Dans la deuxième version, C. ajoute : *Je suis devenu compagnon dans la Loge du duc de Clermont à Paris*. (Clermont était le Grand Maître de toutes les loges régulières de France.) La loge où C. fut reçu était probablement la R... L... de Saint-Jean de Jérusalem à l'O... de Paris. — Les trois grades des loges françaises : Apprenti, Compagnon, Maître écossé (= écossais).

(18) ÉLEUSIS : Bourg de l'Attique, au nord-est d'Athènes, qui avait un temple de Cérès où l'on célébrait les mystères renommés en l'honneur de Déméter, personnification de la terre (Cérès en latin). Les mots sacrés : J'ai mangé dans le Tympanon ; j'ai bu dans le Kymbalon ; j'ai porté le Kernos. — Les trois grades : *Mysisis, Teleté, Epopteia*. Aucun n'a la signification que leur donne C.

(19) PLUTARQUE (vers 46 vers 120), historien et moraliste grec. La relation de la profanation des mystères et la condamnation d'Alcibiade, (vers 450-404) se trouve dans son *Alkibiades*, chap. XIX et XXII.

(20) POLITION : Poulythion, Athénien, impliqué avec Alcibiade dans l'affaire de la profanation des éléusines (415 av. J.-C.) (PLUTARQUE : *Alkibiades*, chap. XIX, Paus. I, chap. II).

on trouve celle racontée sur la p. 161 déjà dans le *Recueil von allerhand collectaneis u. Historien. Das erste Hundert*; s. I, 1719, p. 11 (g.).

(36) LA PRÉSIDENTE : Dans la seconde version : la *présidente Charon*. Beaucoup de femmes d'un certain âge étaient affublées de ce titre.

(37) LA FOIRE SAINT-GERMAIN : Cette foire se tenait, depuis le xiii<sup>e</sup> siècle, sur les terres de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, du 3 février au dimanche de la Passion. Il y avait aussi un théâtre (marionnettes et, depuis 1690, opéra-comique).

(38) SON MAÎTRE : Le maître du rhinocéros (qui était empaillé plus tard) s'appelait N. Douvenant (G.).

(38 a) AU FOYER : Il y avait dans les anciens théâtres français, encore au xix<sup>e</sup> siècle, deux foyers : le foyer public, et celui des artistes, le dernier étant une salle de conversation où se rencontraient les artistes avec les auteurs, les journalistes, et tous ceux qui étaient attachés au monde du théâtre.

(39) LA GRÈVE : Place des exécutions capitales (aujourd'hui place de l'Hôtel-de-Ville).

(40) MARIIGNY : Le frère de Mme de Pompadour portait, encore à cette époque, le nom de Vandières (marquis de Marigny en 1754). Il était « Directeur et Ordonnateur Général des Bâtiments, Jardins, Arts et Manufactures du Roy ».

(41) MOCENIGO présenta ses lettres de créance le 30 novembre 1751; il ne mourut qu'en 1756 à la suite d'une chute dans son escalier.

(42) DUC DE BOURGOGNE : Le fils aîné du Dauphin, Louis-Joseph-Xavier (13 septembre 1751-22 mars 1761). (Cf. chap. VII, n. 11.)

(43) ROYALE : Ce passage est la preuve du fait que C. a écrit ces chapitres avant les premières violences contre le roi, par exemple avant le déménagement forcé du roi de Versailles à Paris en octobre 1789.

(44) LES SAGES RÉGLEMENTS TURCS : Il n'y avait jamais de noblesse proprement dite en Turquie (excepté, dans un certain sens, les émirs ou descendants de Mohamed).

(45) CNEZ : Knèze, Knez = prince en langues slaves.

(46) M. D'ÉON FEMME : L'autopsie faite après sa mort prouva que d'Éon était bien un homme. La querelle avec le bureau des Affaires étrangères eut lieu en Angleterre où relevé de sa charge de résident, puis de ministre plénipotentiaire à Londres, il était resté, en dépit de cet ordre. Nous rencontrerons ce personnage au vol. 9.

(47) GARÇON : Les d'Ardore avaient trois filles et trois fils, dont le dernier, Louis-Marie, l'enfant en question, était né en 1743, pendant que le prince était déjà ambassadeur de Naples à Paris (27 juin 1741-1<sup>er</sup> mai 1753).

(48) DUCHESSE DE FULVIE : Il n'y eut pas de duchesse de ce nom. La dame dont on parle ici serait selon CAPON, Hélène-Louise-Henriette

Delapierre de Bouziers, femme du conseiller d'État et Intendant des finances Jean-Henri-Louis Orry de Fulvy (mort en mai 1751).

(49) GAUSSIN : Il s'agit de Louise Gaucher, appelée Lolotte. (Il y avait aussi une actrice du nom de Gaussin : Jeanne-Catherine Gaussem, dite Gaussin. Dans la deuxième version on peut se rendre compte combien C. confond les noms : il y écrit « Gossé »).

(50) RUPTURE : On sait que le Canada, possession française depuis François 1<sup>er</sup> (1494-1547, roi depuis 1545), fut soumis en 1759 par la victoire de Québec à l'autorité anglaise. La paix de Paris en 1763 confirma cette domination. Lors Albemarle, ambassadeur d'Angleterre à Paris depuis juillet 1749 y mourut le 22 décembre 1754.

(51) VÉNTIENNE : Dans la version postérieure : *La belle Gr.* (rayé : *agliotta?*).

(52) DOUZE ANS : Giustiniana Wynne était née en 1737